

## Marie de l'Incarnation vit les mystères du Christ



Parement d'autel dit de la Nativité

Nous connaissons l'antienne, « *Les yeux fixés sur Jésus-Christ, entrons dans le combat de Dieu* ». Marie Guyard, nous le savons, depuis l'âge de sept ans, depuis le songe où elle vit Jésus-Christ venir à elle et lui demander d'être à Lui, depuis qu'elle Lui avait donné un consentement plein d'amour, avait constamment les yeux fixés sur le Seigneur. Il était au centre de ses préoccupations, car elle cherchait continuellement à L'imiter et à Lui plaire. Quelques traits de la vie de Marie nous révèlent d'une manière poignante sa proximité avec Celui qu'elle avait choisie, quelques faits qui montrent son amour inconditionné pour Lui, cherchant à l'imiter dans ses mystères, de sa naissance jusqu'à sa mort sur la Croix.

### Suivre Jésus-Christ dans le dénuement de Bethléem

Ce dénuement allait être complet et radical lorsque l'incendie frappa le monastère de Québec la nuit du 30 au 31 décembre 1650. Une novice imprudente avait laissé des braises allumées dans le pétrin, pour empêcher que la pâte ne gèle, mais elle avait oublié de les éteindre avant d'aller se coucher. Le pétrin était en bois de pin, ainsi que les meubles, les cloisons, les planchers, les escaliers. Tout a brûlé. Les sœurs y perdirent vêtements, meubles, objets de culte, et se trouvaient dans la neige, nu-pieds. Marie n'avait pu sauver qu'un matelas qu'on mit sous une sœur malade, ainsi que les papiers du monastère. Quelle fut sa réaction devant cette catastrophe imprévue ?

On se trouvait dans l'octave de Noël. Comment alors ne pas penser au dénuement de la crèche ? Selon Dom Oury, *Elle est tellement entrée dans l'esprit de pauvreté de Bethléem quelle n'essaie pas de mesurer l'étendue de la perte que fait en quelques minutes la petite communauté de Québec. Des années d'efforts, de peines, d'angoisses, qui en cinq ou six quarts d'heure sont anéantis.* (Oury II, p. 442).

Écoutons-là : *Dieu me donna une grâce de dénuement si grande que je n'en puis exprimer l'effet ni de parole, ni par écrit... En nous visitant de la sorte, Il nous voulait mettre dans un entier dépouillement en l'octave de la sainte Nativité, conformes en quelque façons, à celui de la crèche* (Ibid. pp. 442-443).

L'acceptation sereine de cette épreuve avait déjà été préparée par une vie de grande générosité et de renoncement à elle-même, dans le service de sa sœur et de son beau-frère, Paul Buisson. C'est là que Marie s'initia à l'imitation du Christ dans ses 30 années de vie cachée.

### **Suivre Jésus-Christ dans sa vie cachée**

Vers 1621, Marie Guyard est appelée par sa sœur Claude à venir l'aider dans la conduite de son ménage. Marie a beaucoup hésité avant d'accepter cette invitation, car elle se plaisait dans la solitude qu'elle s'était aménagée dans la maison de son père. Enfin, la charité et le désir de rendre service l'emportèrent. Pendant ces quelques années passées chez les Buisson, Marie cherche à se conformer aux exemples du Christ.

Ce qui l'attira de prime abord, ce fut de vivre cette vie cachée, dans la prière, l'humilité, le travail, la sérénité. Cela passait par des actions très concrètes pour lesquelles Marie avoue ses efforts et ses luttes :

*Dans l'espace de trois ou quatre ans, je fis toujours la cuisine (pour une trentaine de personnes), y endurant de grandes incommodités, mais plus je souffrais, plus Notre-Seigneur me consolait... J'eusse bien voulu faire toujours cet office, mais d'autres plus nécessaires l'interrompirent et m'empêchèrent de le faire si souvent* (Oury I, pp. 741-72).

De plus, elle s'occupait de la santé des domestiques, ce qui n'était pas une sinécure, selon son propre aveu :

*Je faisais l'office de servante envers les serviteurs de mon frère, et parfois j'en avais cinq ou six de malades sur les bras. Je n'avais garde de souffrir que d'autres en prissent le soin, et jusques aux choses les plus viles, je n'eusse pas voulu les laisser faire aux servantes, mais je faisais leurs offices en cachette, en sorte que quand elles se présentaient pour s'en acquitter, elles trouvaient tout fait.* (Oury I, p. 72).

*Comme ces gens-là étaient des personnes d'excès, ils avaient quelquefois des maladies furieuses qui leur faisaient perdre la raison ; je les traitais et nettoyait comme des enfants. Il y avait en cela bien à souffrir, mais je me sentais intérieurement portée à le faire.* (Ibid. p. 74)

Cette vie de service des autres, Marie la vit dans un désir passionné d'imiter l'humilité du Fils de Dieu :

*Je fus plus de trois ou quatre ans de suite dans la vue des abaissements du Fils de Dieu... L'Esprit de grâce qui me conduisait me faisait cacher tous les talents naturels que Dieu avait mis en moi pour diverses affaires... pour me réduire à être cachée*

*comme une pauvre créature qui ne savait rien et n'était capable de rien que d'être servante des serviteurs et des servantes de la maison. Et j'en faisais les actes dans les choses les plus abaissantes et humiliantes, et la bonté de Dieu permettait qu'on me traitât... de la sorte et qu'on agit sur moi impérativement, et d'une façon étonnante. (Oury I, p. 72).*

Nous connaissons cet instinct du pauvre et de l'humilié de mépriser ou de maltraiter celui qui est, ou se met, en dessous de lui. D'ailleurs Claude, qui enfant avait été témoin de la chose, le note dans la vie de sa mère :

*Comme les gens du monde ne distinguent pas ce qui se fait par un mouvement de grâce de ce qui se fait par une nécessité de condition, il n'était pas jusques aux valets qui ne la traitassent quelquefois de hauteur et qui ne prissent occasion de son silence, de son obéissance, de sa simplicité, de sa douceur, de s'attribuer sur elle une espèce d'empire et d'autorité. (Oury I, p. 72).*

Cette situation n'allait pas de soi, et Marie avoue les efforts qu'elle a dû consentir pour accepter d'être traitée comme une servante et commandée par ceux qui normalement auraient dû suivre ses directives.

*Je sentais tout ce qu'on me disait et il me fallait avoir une vue continuelle sur moi-même pour m'exercer en la douceur d'esprit, sans quoi la nature eût fait bien des échappées, mais Notre Seigneur me gardait, et il ne me souvient point de m'être impatientée, quelque peine qu'on me fit, durant tout ce temps (Oury I, p. 79).*

Marie avoue donc ses efforts et ses luttes :

*Pour les croix que j'avais à souffrir chez mon frère, je vous dirais que, comme j'y ai été une partie des années dans un état de grande humiliation, le diable qui ne dort jamais m'y a livré de grandes tentations, surtout lorsque Dieu retirait son secours et sa grâce sensible, car en ces temps, tout m'était pesant à un point que je puis exprimer, de sorte que si Dieu ne m'eût assisté par un secret ressort de sa bonté, je n'aurais pu subsister. Mais il me faisait la grâce de tout faire et de tout souffrir. (Oury I, pp. 73-74).*

En dernier ressort, Marie est reconnaissante d'avoir eu ces occasions de témoigner de son amour pour Jésus-Christ : *Je me tenais devant Dieu comme très obligée de faire ce que je faisais... En toutes ces actions, il m'était avis que c'était à mon divin Epoux. (Ibid. p. 79 ;74).*

Son esprit de prière ne la quitte pas mais la pousse à profiter des moindres moments de solitude, par exemple lorsqu'elle se trouvait seule à faire le ménage des chambres ou à travailler à la cuisine :

*Quoique je fisse la cuisine, que le tracas du ménage fut grand, que j'entendisse le bruit de plus de vingt serviteurs grossiers et mal instruits... tout cela ne me pouvait distraire. J'avais quelquefois tant d'actions de charité à faire que je m'en plaignais à*

*Notre-Seigneur en lui disant : « Prenez donc soin de moi, mon Amour, puis que vous voulez que j'aie le soin de tant de choses ». (Ibid p. 76)*

Avec le recul des années, Marie se rend compte que cet état de service la préparait pour son apostolat futur, où elle aurait beaucoup de fatigues et de rebuffades à endurer :

*Je vois et j'expérimente que tous les états, épreuves, travaux, et enfin que tout ce qui s'est passé chez mon frère à mon égard, était une disposition pour me former pour le Canada. Ça été mon noviciat, duquel néanmoins je ne suis pas sortie parfaite, mais pourtant, par la miséricorde de Dieu, en état de porter les tracas et les travaux du Canada. (Ibid. p. 74).*

Comme Jésus dans sa vie cachée témoignait de son amour pour le Père par sa vie humble et simple, tissée de rencontres quotidiennes, Marie aussi s'efforce d'orienter les serviteurs *incultes et grossiers* vers le Dieu qui les aime. Elle s'y prend surtout par sa présence : elle va vers les autres ; elle se mêle à leurs conversations, et, lorsque c'est opportun, elle les tourne doucement vers Dieu :

*L'offense faite contre la divine bonté me touchait si fort que quelque fois, en voyant une troupe d'hommes assemblés qui blasphémaient son nom ou qui disaient des paroles sales, j'allais me mettre avec eux, afin qu'ils cessassent en me voyant. Cela me touchait fort de ce qu'ils se taisaient pour moi, chétive créature, et de ce qu'ils ne le faisaient pas pour Dieu. (Ibid. p. 74).*

*Quand ils étaient à table, c'était là qu'ils faisaient encore beaucoup de péchés, et moi, pour les en empêcher, j'allais manger avec eux. J'étais là, toute seule, avec douze ou quinze hommes, auxquels selon les occasions je parlais de Dieu, et quand ils n'y étaient pas disposés, je leur disais quelque chose d'indifférent pour les récréer, aimant mieux en tout cela me captiver, que de les voir offenser Dieu. (Ibid. p. 75).*

Marie s'efforce aussi de les instruire de la foi chrétienne, tout simplement, car elle avait gagné leur confiance :

*Je les assemblais quelques fois pour leur parler de Dieu et leur enseigner comment il fallait garder ses commandements. Je les reprenais franchement, de sorte que ces pauvres gens m'étaient soumis comme des enfants. J'en ai fait relever du lit qui s'étaient couchés sans avoir prié Dieu/ Ils venaient à moi en recours à tous leurs besoins, et surtout en leurs maladies, et pour les mettre en paix avec mon frère lorsqu'ils l'avaient mécontenté. (Oury I, p. 75).*

Suivant encore les préférences du Sauveur, Marie avait un grand amour des pauvres. Nous nous rappelons qu'encore enfant, elle prenait plaisir à s'entretenir avec eux, à leur apporter les provisions que sa mère lui confiait. Marie attribua à son amour des pauvres la grâce d'avoir été préservée d'un grave accident, lorsqu'une poulie la souleva de terre, puis la laissa tomber, indemne, sur les pierres du chemin.

Chez les Buisson, Marie accueillit les plus déshérités :

*Les pauvres et les malades étaient mes plus grands amis, et ce qui me contentait le plus c'était de panser des plaies... J'étais bien aise qu'il se présentât de semblables occasions, mais ma sœur me défendit de m'y plus engager, à cause des contagions qui étaient grandes, et aussi parce que mon frère en avait du dégoût, parce que c'était moi qui lui préparais son manger (Oury I, p 77)*

Son fils, témoin privilégié de l'affection de sa mère pour les pauvres, nous renseigne explicitement :

*Elle avait fait la recherche des pauvres qui avaient les jambes pourries et ulcérées, et leur avait assigné des temps pour se rendre auprès d'elle, afin de recevoir les remèdes convenables à leurs maux, car après leur avoir lavé et nettoyé leurs plaies, elle y appliquait des fomentations et des onguents dont elle avait fait provision.*

Et voilà Marie pharmacienne, sachant quels remèdes appliquer, selon les besoins. Cette expérience la servira plus tarde au Canada, où elle dut se muer en infirmière auprès de ses sœurs ou des petites pensionnaires indiennes et françaises, sans omettre ceux qui venaient la solliciter au parloir. Don Claude continue, toujours en témoin oculaire :

*Elle faisait entrer les pauvres dans une chambre où, pour faire honneur à Jésus-Christ en ses membres, elle les faisait asseoir dans un fauteuil, puis, se mettant à genoux devant eux, elle leur rendait cet office de piété (Oury I, p. 78).*

### **Suivre Jésus dans sa vie apostolique**

Les Evangiles nous présentent les journées harassantes menées par le Sauveur pendant sa vie publique : prédications et guérisons au cours de multiples déplacements, longues prières nocturnes, car la journée ne lui en laissait que peu de temps. Que Jésus pouvait-il demander au Père, sinon « que son règne arrive, que sa volonté soit faite sur la terre come au ciel » ?

Marie nous a laissé des textes interpellants sur sa vie apostolique. Nous connaissons la prière qu'elle récitait tous les jours à cet effet :

*Je vous adore pour ceux qui ne vous adorent pas ; je vous aime pour ceux qui ne vous aiment pas ; je vous reconnais pour tous les aveugles volontaires qui par mépris ne vous reconnaissent pas... Je fais en esprit le tour du monde pour chercher toutes les âmes rachetées du sang très précieux de mon divin Epoux.*

Voilà l'esprit dans lequel elle œuvrait pour le Royaume de Dieu. D'ailleurs, sa vocation apostolique date de loin :

*Dès mon enfance, il me semble que Dieu me disposait à la grâce que je possède maintenant, car j'avais plus l'esprit dans les pays éloignés, pour y considérer les généreuses actions de ceux qui y travaillaient et enduraient pour Jésus-Christ, que dans le lieu où j'habitais. Mon cœur se sentait uni aux âmes apostoliques d'une manière tout extraordinaire. Cette pente s'accrut à mesure que je croissais en âge,*

*surtout depuis que Dieu m'eut fait la grâce de m'ouvrir l'esprit dans les choses intérieures. (Vie, p. 19).*

Avant même son entrée en religion, le souci du bien éternel de ceux qu'elle côtoyait se traduit chez Marie par des actes concrets, qui étaient autant d'expressions d'amour pour Jésus-Christ et pour ceux qu'il avait sauvés par son Sang. Au dire de son fils, cette préoccupation commença très vite, alors qu'elle était encore une jeune épouse de 17-18 ans. Les ouvriers s'engageaient très jeunes dans le monde du travail. Marie exerçait vraisemblablement son zèle auprès des jeunes apprentis qu'elle voulait former à la vie chrétienne. Selon Claude Martin :

*Comme la condition (de son mari) l'engageait dans la fabrique et dans le trafic de la soie qui est le grand commerce du pays, il était obligé d'entretenir plusieurs ouvriers domestiques qui travaillaient pour lui. Leur bonne Maîtresse leur donnait leurs nécessités avec autant de soin et de charité que s'ils eussent été ses propres enfants. Mais si elle avait tant de soins de leurs nécessités corporelles, elle en avait beaucoup plus de celles de leurs âmes, veillant à ce qu'ils fussent exacts à faire leurs prières et à s'acquitter de tous les devoirs d'un bon chrétien.*

*Afin de les animer davantage à la pratique des bonnes œuvres, elle allait entendre les Prédications, d'où retournant comme Moïse, la tête toute remplie de lumière, elle répétait à tous ceux de la Maison ce qu'elle avait entendu, en y ajoutant ses propres pensées... A cet effet, elle prenait prudemment un temps commode, de crainte de rebuter le monde et que son zèle ne demeurât sans effet ; ce temps était pour l'ordinaire celui des repas. (Vie, p. 16).*

Lorsque Marie a dû choisir un institut religieux qui réponde à son désir de se consacrer entièrement au Christ, nous nous rappelons qu'elle choisit les Ursulines, notamment à cause de leur esprit apostolique, parce qu'en cela, elles ressemblaient davantage au Fils de Dieu :

*Je fis souvent réflexion sur les pensées que Notre Seigneur me donnait de l'utilité de cet Ordre et combien il ravit d'âmes d'entre les mains de Satan. Il m'était avis que je devais faire plus d'état de cela que de toutes les activités des autres...que cet Ordre me serait plus propre qu'aucun autre, la conversation avec le prochain y étant encore conforme à celle que Notre Seigneur a eue ici-bas dans l'instruction des âmes (Vie, p. 165).*

Entrée au Monastère de Tours en 1631, Marie dut attendre encore six ans avant d'être envoyée auprès des élèves pour y exercer un apostolat actif. Mais pendant cette longue attente, son esprit apostolique ne fit que croître, surtout après le songe prophétique de Noël en 1633, où elle vit la Vierge Marie l'attendre sur une terre qui lui était encore inconnue. Depuis ce songe, Marie se voyait particulièrement unie à l'esprit de Jésus-Christ :

*C'était une émanation de l'esprit apostolique qui n'était autre que l'esprit de Jésus-Christ, lequel s'empara de mon esprit pour qu'il n'eut plus de vie que dans le sien et par le sien : afin qu'il fut connu, aimé et adoré de toutes les nations qu'il avait rachetées de son Sang précieux. Mon cœur était dans notre Monastère, mais mon esprit, qui était lié à l'esprit de Jésus, ne pouvait être enfermé. Cet Esprit me portait*

*en pensée dans les Indes, au Japon, dans l'Amérique, dans l'Orient, dans l'Occident, dans les parties du Canada et chez les*

Arrivée au Canada, Marie de l'Incarnation put s'adonner sans restrictions à réaliser ses désirs apostoliques :

- au parloir, où elle conseillait, écoutait et exerçait une influence prépondérante, non seulement sur les familles des colons, mais aussi sur les Amérindiens, sur les ouvriers et les militaires, sur les grandes dames et les « filles du Roi ». Don Claude dit, à ce sujet : *Elle se trouvait au parloir, où elle était souvent appelée, étant visitée et consultée par la plus grande partie du pays* (Vie, p. 460)
- auprès des Amérindiens. Marie leur montre un amour et un zèle infatigables : *J'aime ardemment toutes ces petites sauvages. Que je m'estimerais heureuse de leur pouvoir apprendre à aimer Jésus et Marie !* (Jamet III, 46-47). *Ce nous est une singulière consolation de nous priver de tout ce qui est le plus nécessaire, pour gagner ces âmes à Jésus Christ, et nous aimerions mieux manquer de tout que de laisser nos filles dans la saleté insupportable qu'elles apportent de leurs cabanes. Ce nous est une consolation bien sensible de nous ôter le pain de la bouche pour le donner à ces pauvres gens, afin de leur inspirer l'amour de Notre Seigneur et de sa sainte foi* (Jamet III, 176-177).  
Pour se rendre disponible aux Amérindiens et leur parler de Dieu, tout en pourvoyant à leur éducation, Marie s'était assujettie à apprendre plusieurs de leurs langues qui ne se ressemblaient pas du tout : l'algonquin, le huron, le montagnais et l'iroquois. Elle a même composé catéchismes, histoires saintes et dictionnaires en leurs langues.
- comme artisan de paix : Marie réussit à mettre la paix dans des circonstances difficiles : mécontentes avec Tours causées par des racontars inexacts dûs à des personnes étrangères à la communauté, fournisseurs en colère de ne pas être payés à temps lorsque la communauté se trouvait dans la disette après la perte des navires qui leur apportaient des fonds et des approvisionnements de France, divergences de vue avec Monseigneur Laval sur la liturgie et certains articles des Constitutions des Ursulines, et, surtout, union de la communauté composée de sœurs venant de différents monastères de France.

### **Suivre le Christ dans son mystère pascal**

Profondément changée par son expérience de la vision du Sang du Christ, Marie reste très sensible aux souffrances endurées par le Sauveur pour elle, pour le monde entier. A partir du moment où elle s'est vue plongée dans l'amour du Christ qui a répandu pour elle tout son sang, elle s'astreint à une vie de privations et de pénitences exceptionnelles, qui lui procuraient paix et joie, liberté intérieure. Elle dira plus tard, *tout cela m'est arrivé en vue du Canada*. Il est vrai que ses pénitences préparaient son corps à endurer les privations qu'elle allait souffrir au Canada : la chaleur et le froid, le manque de nourriture suffisante, les moustiques, l'odeur insupportable des Indiens. Elle note dans sa relation autobiographique :

*Dès que je m'étais mise à genoux devant mon Crucifix, ce divin Sauveur emportait mon esprit, et tout ce que je pouvais faire, c'était de lui dire, « C'est l'amour qui vous*

*a réduit dans cet état ; si vous n'étiez pas amour, vous n'auriez pas souffert de la sorte. Non, si vous n'étiez amour, vous n'auriez pas fait des choses si grandes pour mon amour. »*

Les Evangiles nous rapportent les dernières semaines de Jésus avant la Passion, semaines douloureuses et difficiles ; Il est épié, soupçonné, contredit, calomnié. Marie, dans ses années canadiennes en a fait aussi l'expérience. Elle écrira à Dom Raymond de Saint Bernard :

*Puisque vous le désirez, je vous dirai qu'il m'a fallu un grand courage pour porter toutes les croix qui se sont présentées dans notre établissement. Je vous le répète, il ne me serait pas possible d'exprimer combien j'ai souffert, et quand je le pourrais faire, la charité que je dois à mon prochain ne me le permet pas. (Jamet IV, p. 102).*

D'ailleurs, une vision prémonitoire avant son départ de France l'avait préparée à ces épreuves, vécues en union avec la Passion du Christ. Elle avait vu un édifice merveilleux, mais dont toutes les pierres étaient composées de personnes portant leur croix. Ses épreuves, elle les a portées en imitation de Celui qui était son grand amour et dont elle se savait mystérieusement aimée.

#### **Questions pour la réflexion :**

1. Marie de l'Incarnation a passé de nombreuses années dans un service humble et dévoué, à l'exemple du Christ dans sa vie cachée. Quels sont pour nous les services habituels où nous pouvons imiter le Sauveur sur ce point ?
2. Connaissez-vous une personne dont la foi au Christ l'a soutenue pendant un temps de grande épreuve ?